François Mastrangelo

DÉCONSTRUIRE LE MYTHE ANTIJUIF NE SUFFIRA PAS À L'ABOLIR

UN MOT D'AVERTISSEMENT

Pour l'essentiel, ce texte a été composé avant l'attaque terroriste du Hamas contre Israël, survenue le 7 octobre 2023. Il serait donc erroné de déceler dans ces quelques pages un lien direct avec la guerre d'anéantissement menée aveuglément par Netanyahu. En revanche, c'est au regard de ses effets indirects que ce texte est susceptible d'un certain degré de signifiance.

— La France a été régulièrement confrontée à l'importation sur son sol des guerres au Proche-Orient, ou plutôt, comme le dit Gauthier Rybinski, à leur « transposition ».

Du 7 au 22 octobre 2023, 501 actes antisémites ont été recensés par le Ministère de l'Intérieur. Le 31 octobre, recensés par « PHAROS[1] », les signalements d'actes antisémites s'élevaient à 2500. Le même jour, la mairie du 14e arrondissement révélait plusieurs signalements d'étoiles de David déposées au pochoir sur de nombreux murs, — à l'instar des procédés exterminatoires datant des années 1930-1940. Des marquages semblables ont été effectués à Vanves et à Fontenay-aux-Roses (Hauts-de-Seine), ainsi qu'à Aubervilliers et à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis).[2]

Dans la foulée, le 9 novembre, le Quai d'Orsay accusait formellement le réseau de désinformation russe « Doppelgänger »[3] des chefs d'amplification et de diffusion de photos d'étoiles de David taguées sur les murs de Paris et de sa proche banlieue.[4]

Le 2 décembre 2023, à proximité du pont de Bir-Hakeim, à Paris, Armand Rajabpour-Miyandoab tuait à coups de couteau un homme de double nationalité, allemande et philippine ; il agressait encore deux autres passants à coups de marteau. Pendant sa garde à vue, Rajabpour-Miyandoab a revendiqué son attentat, prétextant l'écrasement de Gaza sous les bombardements de Tsahal, conformément au mot d'ordre de l'EI, qui, fin octobre, avait appelé à « s'attaquer aux Juifs. »[5]

---

[1] PHAROS : « Plateforme d'Harmonisation, d'Analyse, de Recoupement et d'Orientation des Signalements » / https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/R17674

[2] « Des étoiles de David taguées à Paris : enquête ouverte » / article publié dans « Le Monde », le 31.10.2023

[3] La méthode consiste en la création de doubles numériques imitant graphiquement de grands organes de presse, (comme le quotidien « Le Monde », par exemple). Ces doubles sont attachés à des noms de domaine qui utilisent la technique dite du « typosquattage », en vue de surprendre la candeur du lecteur.

[4] « Étoiles de David taguées : la France dénonce une campagne d'ingérence numérique russe » / article publié dans « Le Monde », le 09.11.2023

[5] « Attentat à Paris : le terroriste avait initialement prévu d'attaquer une cible juive » / article publié dans « Le Monde », le 06.12.2023

UN MOT D'AVERTISSEMENT

INTRODUCTION

Intro. 1. MUTHOS VERSUS LOGOS

Intro. 2. L'IMPROPRIÉTÉ DU TERME D'« ANTISÉMITISME »

Intro. 3. UNE CONNAISSABILITÉ MÉDIATE

Intro. 4. L'ÉTHIQUE WÉBÉRIENNE DE RESPONSABILITÉ

Intro 5. L'INSTITUTIONNALISATION DU CONFLIT

1. LA PERNICIOSITÉ DU MYTHE ANTIJUIF

1.1. EXISTE-T-IL UN « ESPRIT JUIF » ?

1.2. DE LA PÉTITION DE PRINCIPE À L'IMPUTATION UNIVERSELLE

1.3. LE RETOURNEMENT DE LA PREUVE

1.4. L'EMPIRE DU MYTHE

1.5. LE POGROM DE KIELCE

1.6. L'ANTIJUDAÏSME AUGUSTINIEN, PRÉCURSEUR DE L'ANTISÉMITISME

1.7. ACCUSÉ DE RÉPANDRE LA PESTE À DESSEIN : LE JUIF ÉTERNEL

2. L'AFFAIRE DREYFUS : UN MOMENT CHARNIÈRE

2.1. UN MOT DU CONTEXTE

2.2. LE CAS PARADOXAL DU COMMANDANT PICQUART

2.3. LA COMPLEXITÉ DU RÉFÉRENCEMENT COMPORTEMENTAL

3. LA DIFFICULTÉ DE CONNAÎTRE

3.1. IL N'EST PAS DE DESCRIPTEUR NEUTRE

3.2. UNE SORTE DE GESTALT « PRÉHISTORIQUE »

3.3. LE RAPPORT SIGNIFIANT ENTRE ETHOS ET ÉPISTÉMÈ

3.4. « L'INFIDÉLITÉ LA PLUS RÉFLÉCHIE »

3.5. UNE DIALECTIQUE DE TYPE « TOP-DOWN / BOTTOM-UP »

4. DÉCISION ET COGNITION

4.1. ENDOSSER « L'INSOUTENABLE LÉGERETÉ DE L'ÊTRE »

4.2. ONTOS / GNÔSIS

4.3. UNE INTELLIGENCE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

4.4. DE LA NOTION D'INTENTIONNALITÉ À CELLE DE TÉLÉONOMIE

5. PENSER LE POLITIQUE

5.1. D'ÉPHÉMÈRES ÎLOTS D'ORDRE

5.2. MACHIAVEL, PRÉCURSEUR DE LA MODERNITÉ POLITIQUE

5.3. L'ÉMERGENCE DE LA MODERNITÉ POLITIQUE

5.4. SOCIÉTÉS EN CRISE ET VIOLENCES ANTIJUIVES

6. L'ALLÉGATION DU VIVANT

6.1. ORGANICISME VERSUS AUTOPOÏÈSE

6.2. UN ORGANICISME OUTRAGEUSEMENT SOLLICITÉ

6.3. L'ÉCONOMIE AUTOPOÏÉTIQUE DU POLITIQUE

6.4. LA VERTU D'UNE RATIONALITÉ ASSERTORIQUE

IL N'EST POINT DE CONCLUSION POSSIBLE

- LE PHARISAÏSME IMMONDE DU « RN »

- UN VERTUISME PERVERS

_ LA RÉCUSATION DE L'IMMANENTISME MODERNE

Emmanuel Kant :

« L'Homme a été taillé dans un bois si tordu, qu'il est douteux qu'on en puisse jamais tirer quelque chose de tout à fait droit. »[6]

INTRODUCTION

Intro 1. MUTHOS VERSUS LOGOS

Si, à l'image d'un feu de tourbière couvant dans le sous-sol hors de contrôle, le chancre de l'animadversion envers le Juif s'élargit sournoisement, susceptible d'un brusque embrasement pour peu qu'une crise sociétale aiguë ou qu'un vent de colère populaire vienne attiser cette sourde ignition, — comment viendrait-on à bout du sinistre ? Dès lors que sont enracinées dans le tréfonds de l'inconscient collectif cette défiance et cette hostilité envers le Juif ; que se perd dans la nuit des temps l'origine de ces préventions instinctives, — comment les lumières récentes de la Raison pourraient-elles bien percer cette épaisseur ?

— Fût-il déconstruit en vertu d'une analyse rigoureuse, ramené à ses constituants ultimes, réduit en cendres, le mythe antijuif en renaîtra nonobstant. Le Mythe a trait à l'origine, mais l'origine du Mythe est inaccessible au Logos.

La ténacité du préjugé, le réflexe de scotomisation, l'irréductibilité de la mauvaise foi, l'amoncellement de calomnies, l'imposture tenant lieu de preuve, ce concours de l'imbécillité, de la bassesse et de la scélératesse humaines, rendra impossible à dénouer le poing fermé de la haine.

Intro 2. L'IMPROPRIÉTÉ DU TERME D'« ANTISÉMITISME »

C'est sous la plume du journaliste allemand Friedrich Wilhelm Adolph Marr (1818-1904) qu'apparaît le terme « Antisemitismus », censé donner une couleur scientifique à l'immémoriale haine des Juifs (« Judenhaß »). En 1879, à Berne, Marr publie un texte polémique, intitulé : « Der Sieg des Judenthums über das Germanenthum vom nicht confessionellen Standpunkt aus betrachtet », (« La victoire du judaïsme sur le germanisme, d'un point de vue non confessionnel »). La même année, il fonde « die Antisemiten-Liga », (« La Ligue antisémite »), ainsi que son organe, « Die neue deutsche Wacht », (« La Nouvelle Garde allemande »), qui deviendra le fer de lance de l'antisémitisme germanique.

---

[6] Immanuel Kant : « Aus so krummem Holze, als woraus der Mensch gemacht ist, kann nichts ganz Gerades gezimmert werden. » / « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht », 1784

— Friedrich Nietzsche fit exception[7], qui s'inscrivit en faux contre l'antisémitisme de son temps, ainsi que le rappelle Pierre-André Taguieff.

> Pierre-André Taguieff :
>
> « Friedrich Nietzsche (1844-1900) s'est illustré en se déclarant *anti-antisémite*, au moment même où la vague antisémite déferlait sur l'Europe. Dès 1878, dans *Humain, trop humain*, alors qu'il a rompu avec Wagner et les milieux judéophobes, il note avec une surprenante lucidité : *Dans presque toutes les nations actuelles – et cela d'autant plus qu'elles adoptent à leur tour une attitude plus nationaliste – se propage cette odieuse littérature qui entend mener les Juifs à l'abattoir, en boucs émissaires de tout ce qui peut aller mal dans les affaires publiques et intérieures* ».[8]

Le terme d'« antisémitisme » a pour origine le nom de « Sem », l'un des fils de Noé, dont la descendance, avec celle de ses deux frères, Cham et Japhet, aurait formé « tous les peuples de la Terre ». Au sens strict, le mot « sémite » désigne un individu appartenant à une ethnie d'Asie occidentale, dont les langues affines sont dites « sémitiques ». Alors qu'à l'origine, cette catégorie englobait jusqu'aux Arabes, le terme en vint à ne s'appliquer qu'aux seuls Juifs, improprement.

Outre cette impropriété lexicale, il est habituel que l'on emploie indifféremment les termes d'« antisémitisme » et d'« antijudaïsme ». Cette confusion est d'autant plus dommageable qu'elle offusque un moment charnière dans l'histoire de la haine antijuive : l'affaire Dreyfus, ce moment où, emporté par le devenir du monde moderne, l'antijudaïsme augustinien cédait devant l'antisémitisme séculier.

Intro 3. UNE CONNAISSABILITÉ MÉDIATE

En matière de rhétorique, il est d'usage que la factualisation soit d'examiner l'authenticité et la pertinence des faits ; que la qualification soit d'attacher aux faits sélectionnés une signification spécifique ; que la légitimation soit de juger de la recevabilité des arguments produits à l'appui d'une thèse. S'agissant d'Histoire singulièrement, ce découpage a quelque chose d'inapproprié, puisque les catégories théoriques ainsi définies empiètent les unes sur les autres, et qu'elles dénotent partant la présence de métaniveaux.

— Or ce sont ces métaniveaux qui sont déterminants.

L'historicité des violences antijuives ne nous est pas accessible ex abrupto ; c'est seulement en vertu d'une reconstruction interprétative basée sur le recueil de traces qu'une intelligibilité a posteriori viendra coiffer le chaos d'une barbarie consommée.

---

[7] Friedrich Nietzsche s'est illustré en se déclarant lui-même « anti-antisémite », lorsque l'antisémitisme déferlait sur l'Europe. Le nom de domaine de ce site y fait référence : https://www.anti-antisemite

[8] Pierre-André Taguieff, « Nietzsche contre l'antisémitisme » https://www.editions-hermann.fr/tribune/nietzsche-contre-lantisemitisme_ZidZ3TSh8yGwjgnHW

— Médiate est la connaissabilité de l'Histoire, qui gît dans le rapport entre un ethos objet et une épistémè instrumentale, i.e. dans la composition de catégories façonnant et ayant façonné l'idéation de groupes sociaux respectifs, appréhendés à des moments précis de leur évolution.

> Raymond Aron :
>
> « L'existence humaine est dialectique, c'est-à-dire dramatique, puisqu'elle agit dans un monde incohérent ; qu'elle s'engage en dépit de la durée ; qu'elle recherche une vérité qui fuit, sans autre assurance qu'une science fragmentaire et une réflexion formelle. »[9]

Intro 4. L'ÉTHIQUE WÉBÉRIENNE DE RESPONSABILITÉ

Au sortir de la Première Guerre mondiale, lorsque la précaire République de Weimar vacillait sous les assauts de la guerre civile, répondant à l'invitation du « Comité bavarois de l'Association des Étudiants libres», Max Weber prononçait une conférence appelée à figurer dans les annales de la spéculation sociopolitique : « La profession et la vocation de politique. »[10] Si brûlante que fût l'actualité de ce temps, le terme de « politique » ne connotait nul partisanisme ; il renvoyait à l'État en tant que détenteur du « monopole de la violence physique légitime », seul habilité à faire usage de la violence pour garantir le Droit.

Se réclamant de Fichte et de Machiavel, imprégné comme eux d'un pessimisme anthropologique foncier, Max Weber opposait « l'éthique de conviction » à « l'éthique de responsabilité », sans que, pour autant, ces deux acceptions fussent, à proprement parler, exclusives l'une de l'autre. Là où le partisan de l'éthique de conviction n'avait à souci que d'entretenir la flamme sacrée de sa foi, et d'appliquer des préceptes canonisés, il incombait au partisan de l'éthique de responsabilité d'envelopper les conséquences des actes posés, dans la mesure de leur prévisibilité.[11] Dès lors qu'était rejeté le postulat d'une bonté et d'une droiture naturelles à l'Homme, il s'ensuivait l'obligation d'assumer la portée de ses propres actions, et d'en revendiquer intégralement la responsabilité.

Aucune éthique au monde, poursuivait Max Weber, ne pouvait éluder le problème de la sanctification des moyens par la fin. C'était même sur cette pierre d'achoppement que butait l'éthique de conviction en ce qu'elle ne pouvait émettre qu'un jugement moral absolument inopérant à l'égard de tout moyen qui fût suspect d'immoralité.

---

[9] Raymond Aron, « Introduction à la philosophie de l'Histoire » — « Essai sur les limites de l'objectivité historique » / Section IV : « Histoire et vérité » / 3e partie : « L'homme et l'Histoire » / IV. « Temps historique et liberté » / Éd. Gallimard, 1938 / Rééd. Gallimard, 1986 / Nouvelle édition revue et annotée par Sylvie Mesure / p.437

[10] D'abord sténographié, le texte de la conférence fut remanié et augmenté par son auteur, pour être publié, à l'été 1919, sous la forme que nous lui connaissons aujourd'hui : « Le Savant et le Politique ».

[11] Cf. Max Weber, « Le Savant et le Politique » / Traduction et notes de Catherine Colliot-Thélène / « La profession et la vocation de politique » / Éd. La Découverte, Paris, 2003 / pp. 193-195

Ainsi en va-t-il de « la condamnation morale » de l'antisémitisme, qui laisse dans les limbes le nœud du problème, quand elle ne fait pas office de cheval de Troie pour un ramassis d'antisémites patentés, ainsi que l'ont illustré Marine Le Pen et consorts, lors de la marche contre l'antisémitisme qui eut lieu à Paris, le 12 novembre 2023.[12]

Antipode de la « virtù » machiavélienne et de l'éthique wébérienne de responsabilité, la démonisation du Juif dénote chez ses contempteurs une crainte superstitieuse et insurmontable devant le pouvoir transformateur des idées. Ce rejet viscéral de l'immanentisme moderne rend impossible l'examen des réalités politiques ; a fortiori la résolution des difficultés qu'elles font surgir.

— La déconstruction analytique des aberrations mortifères visant le Juif ne suffira pas à les abolir ; elles devront être incessamment combattues dans le champ du Politique.

Intro 5. L'INSTITUTIONNALISATION DU CONFLIT

Pour faire ressortir dans tout son éclat la connerie du mythe antijuif, on lui opposera les démarches de la pensée rationnelle. De ces rudiments, on retiendra les notions d'intentionnalité, de téléonomie et d'intelligence réticulaire, pour les transposer au Politique, ce vocable étant entendu, non point comme les péripéties superficielles de l'activité politique, mais comme l'institutionnalisation permanente d'un Conflit irréductible, constitutif des affaires humaines.

À cet égard, Michel Meyer, Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca plaidaient en faveur d'une « Nouvelle rhétorique » qui substituât à l'apodicticité d'un « Cogito » instaurateur de la réalité une rationalité de type assertorique fournissant des raisons pour justifier ce qui est, mais qui pourrait être autrement.

> Michel Meyer :
>
> « C'est à l'idée d'évidence, comme caractérisant la raison, qu'il faut s'attaquer, si l'on veut faire place à une théorie de l'argumentation qui admette l'usage de la raison pour diriger notre action, et pour influer sur celle des autres. L'évidence est conçue, à la fois, comme la force à laquelle tout esprit normal ne peut que céder, et comme signe de vérité de ce qui s'impose parce qu'évident. » (...)

[12] Plus de 182 000 personnes ont défilé en France, dont 105 000 à Paris, selon les chiffres de la Préfecture de police de Paris.

« La théorie de l'argumentation ne peut se développer si toute preuve est conçue comme réduction à l'évidence. En effet, l'objet de cette théorie est l'étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses que l'on présente à leur assentiment. »[13]

La production dans l'espace public de raisons contestables, la possibilité de leur réfutation, de leur articulation, de leur antagonisme, de leur refonte, cette activité argumentative génère le réseau de relations essentielles à la pérennité de l'organisme social et au renouvellement de sa structuration.

— À l'organicisme dévoyé professé par les défenseurs auto-institués d'une intégrité sociétale fantasmée, on opposera le caractère autopoïétique du Politique.

1. LA PERNICIOSITÉ DU MYTHE ANTIJUIF

1.1. EXISTE-T-IL UN « ESPRIT JUIF » ?

Écartant les témoignages d'antisémites délirants et ceux ressortissant manifestement au plaidoyer pro domo, Rudolph Loewenstein examinait les reproches généralement formulés à l'encontre des Juifs, non sans s'interroger sur la pertinence d'une approche sociologique tendant à définir « la psychologie des nations ».

Rudolph Loewenstein :

« Certains sociologues modernes se sont efforcés d'étudier la psychologie des nations. D'autres ont critiqué ces travaux, en disant qu'ils appartiennent plus au domaine de la mythologie qu'à celui de la psychologie des nations. Quand il s'agit d'un groupe aussi hétérogène et aussi dispersé que celui des Juifs, cette étude semble particulièrement problématique. »

« Jacques Debré[14] a attiré l'attention sur un autre genre de difficultés, rencontré par ceux qui tentent de définir la psychologie des Juifs. Si, en effet, l'on rassemble en catégories toutes les critiques antijuives, on se trouve devant une série de contradictions, chacune des épithètes étant doublée de son inverse. Ainsi les Juifs sont-ils accusés de sordide avarice et de dépenses ostentatoires, d'individualisme excessif et de dévouement exagéré aux causes sociales, de manque de tact et d'hypersubtilité, d'obséquiosité, d'humilité outrée, d'arrogance et d'intransigeance. »[15]

---

[13] Michel Meyer, « Introduction » à l'ouvrage de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, « Traité de l'argumentation » — « La Nouvelle rhétorique » / Éd. de l'Université de Bruxelles, 1988 et 1992 / pp.4, 5

[14] Né en 1885 à Sedan, Jacques Debré fut l'un des quatre enfants du grand rabbin de Neuilly, Simon Debré.

[15] Rudolph Loewenstein, « Psychanalyse de l'antisémitisme » / Chap. IV : I. « Particularités psychologiques des Juifs » / PUF, 1952 / 2e édition, 2001, PUF / Collect. Perspectives critiques / p.161

De ce salmigondis d'épithètes nauséabondes se tire l'universalité de la réputation du Juif, « expliquant » pourquoi il est tenu en abomination. Infailliblement, le Juif donne lieu à une tautologie, à telle enseigne que sont présentés comme identiques le sujet juif et ce qu'en véhicule le prédicat, quel qu'il soit.

1.2. DE LA PÉTITION DE PRINCIPE À L'IMPUTATION UNIVERSELLE

La pétition de principe consiste à glisser d'emblée dans l'une des prémisses du syllogisme la proposition même qu'il fallait établir dans la conclusion. Ce procédé n'a pas pour fin d'établir une vérité propositionnelle ; il tend à provoquer subrepticement l'adhésion de l'interlocuteur à la proposition qui lui est présentée frauduleusement. En l'espèce, la perniciosité de ce procédé est de placer dans le Juif honni le germe des misères qui lui sont infligées, et de l'en tenir exclusivement responsable.

— De la pétition de principe à l'imputation universelle, de la stigmatisation à la persécution, il n'est qu'un pas.

Jette-t-on un manteau d'opprobre sur le dos du Juif, c'est à cette fin de produire la lèpre hideuse dont il est couvert, par définition. Le traque-t-on sans relâche, c'est pour forger le mythe du « Juif errant »[16], apatride, prédisposé à la félonie ; le cantonne-t-on à l'usure, c'est en vue d'imposer qu'aucun système de valeurs ne fonde le Juif, sinon le culte de Mammon. Le Juif est identifié au Malin, habile à revêtir mille apparences trompeuses pour égarer les esprits ; sa dangerosité réside dans son insaisissabilité essentielle.

— Dans « La France juive », Edouard Drumont en fournit une illustration flagrante.[17]

> Edouard Drumont :
>
> « Tout Juif qu'on voit, tout Juif avéré est relativement peu dangereux, il est parfois même estimable ; il adore le Dieu d'Abraham, c'est un droit que nul ne songe à lui contester, et, comme on sait à quoi s'en tenir sur son compte, il est possible de le surveiller. »

---

[16] Le mythe du « Juif errant » naît en 1228, au monastère de Saint-Albans, en Angleterre. Dans ses « Flores Historiarum », le moine Roger of Wendover prête au personnage le nom de Cartaphilus ; — simple cordonnier posté sur le pas de son échoppe, il aurait refusé un instant de répit au Christ chargé de la croix, et se serait vu condamné à l'errance éternelle pour ce manque de compassion. En 1253, ce récit est repris par un autre moine de Saint-Albans, Matthæus Parisiensis, dans ses « Chronica maiora ».

Au XVI[e] siècle, le mythe du « Juif errant » réapparaît dans un opuscule allemand, Cartaphilus prenant alors le nom de Ahasverus. Le mythe se répandra dans toute l'Europe comme une traînée de poudre.

[17] Publié en 1886, divisé en deux tomes, ce torchecul compte quelque mille deux cents pages, et comporte un index de plus de trois mille noms de personnalités juives ou supposément liées aux « intérêts Juifs ». Succès immédiat et durable : soixante-deux mille exemplaires vendus la première année ! Jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale, deux-cents rééditions s'ensuivront.

> « Le Juif dangereux, c'est le Juif vague, socialiste en paroles, agent provocateur, espion de l'étranger, il trompe à la fois les ouvriers qui se fient à lui, la police qui le paie, et le gouvernement qui l'emploie ; (...) c'est l'animal nuisible par excellence, et en même temps, l'animal insaisissable ; il est fourré, en effet, dans tant de choses qu'on ne sait par quel bout le prendre. »[18]

L'horreur viscérale du Juif dénote une survivance du démonisme, ainsi que l'a montré Pierre-André Taguieff. Ce fossile mental est la récusation radicale de l'immanentisme moderne : ce postulat pour lequel il est prêté à l'Homme la capacité de trouver en lui-même le principe rationnel de son activité téléonomique, que celle-ci soit d'ordre pragmatique ou cognitif, et d'en revendiquer l'intégrale responsabilité. La mise en accusation absolue et compulsive du Juif conduit l'accusateur à forclore le moindre élément de réalité qui viendrait ébranler ses certitudes aberrantes.

— Lui produit-on la preuve d'une machination destinée à perdre le Juif honni, jugée irrecevable, cette preuve est immédiatement retournée pour être affectée à la consolidation de son credo exécratoire.

1.3. LE RETOURNEMENT DE LA PREUVE

Les 16, 17 et 18 août 1921, aidé en cela par Michel Raslovleff, Philip Graves publiait dans le « Times » britannique le résultat d'une enquête établissant que les « Protocoles des Sages de Sion » étaient un faux, une forgerie de Mathieu Golovinski, agent provocateur de l'« Okhrana »[19]. Ce texte était le plagiat grossier du pamphlet que Maurice Joly avait composé, en 1864, contre l'empereur Napoléon III : « Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu » ; il y était question d'un plan fictif de domination mondiale, prêté à l'empereur.

Golovinski en tira le mythe vénéneux d'un complot ourdi par un imaginaire « Conseil de Sages juifs » ne visant rien moins que l'anéantissement de la chrétienté et la mainmise sur le monde entier ![20] Cette accusation délirante était du même acabit que celle ayant déclenché le pogrom de Strasbourg, en 1349, lorsque « la grande pestilence » passait pour être l'œuvre d'un complot juif visant à l'anéantissement de la chrétienté, par empoisonnement des puits d'eau potable.

---

[18] Edouard Drumont, « La France juive » — « Essai d'histoire contemporaine » / Tome I / C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, Paris, 1886 / pp.316-317

[19] L'« Okhrana », en russe, (« Bureau de la sécurité et de l 'ordre publics »). Instaurée en vertu d'une ordonnance prise, le 14 août 1881, par l'empereur Alexandre III, l'« Okhrana » était la police politique secrète de l'Empire russe. Elle avait vocation à lutter contre les mouvements révolutionnaires et anarchistes, en Russie et en Europe, notamment, contre l'organisation terroriste « Narodnaïa Volia », (« Volonté du Peuple »), responsable de l'assassinat du tsar Alexandre II, perpétré le 1er mars 1881.

[20] En 1903, les « Protocoles des Sages de Sion » furent publiés en Russie, sous la forme d'extraits, dans le journal « Znamia », puis en version intégrale, édités par Serge Nilus, en 1905,

À peine le scandale avait-il éclaté que la preuve produite par le « Times » était transformée en un combustible hautement inflammable, alimentant de plus belle le brûlot antijuif : — « La fabrication experte et la fuite organisée de ce faux dénoncent forcément la suprême perfidie de cette engeance maudite ! »

1.4. L'EMPIRE DU MYTHE

À l'origine, les termes de « Logos » et de « Muthos » étaient d'acception affine, désignant tous deux la parole. Peu à peu, cependant, une césure s'est ouverte entre eux, jusqu'à générer des champs sémantiques antipodes. Avec l'émergence du rationalisme moderne, la démonstration a prévalu sur la monstration ; la prééminence du « Logos » a relégué le « Muthos » au rang de fable, de vaine imagination, de pure invention.

Ce que rappelait Alain de Benoist, à ceci près que, chez lui, cette marque d'érudition relevait d'un dessein qualifié de « métapolitique[21] », ayant vocation contrebattre le discours soixante-huitard dominant, en jetant les bases d'une « Nouvelle droite ».[22] Sous la plume d'Alain de Benoist, la certitude tenait ainsi à la consubstantialité de la réalité du monde et du récit mythique. — L'Être était censé se dévoiler dans une parole essentielle « à la faveur de laquelle toute chose advenait à elle-même dans sa lumière et sa vérité propres »[23].

> Alain de Benoist :
>
> « Non seulement le *muthos* n'est pas moins vrai que le *logos,* mais il est à l'origine inconditionnellement et immédiatement vrai, alors que le *logos*, lui, ne l'est que conditionnellement et de façon médiate. Le mythe est la parole qu'on ne saurait mettre en doute, non parce qu'elle tombe dans le champ de la croyance, car elle est au delà de la croyance comme du doute, mais parce qu'elle est de l'ordre du réel au sens le plus éminent, parce qu'elle manifeste l'autorité originelle de la chose même. La vérité du mythe n'a donc pas besoin d'être démontrée par un raisonnement, qui pourrait d'ailleurs aussi bien démentir ses prétentions. »
>
> « — Le mythe n'est pas de l'ordre de la démonstration, mais de la *monstration.* Il ne renvoie pas à une réalité séparée de lui, dont il se bornerait à rendre compte de façon spécialement adéquate ; il est cette réalité même. »[24]

---

[21] Ce projet « métapolitique » visait, non pas à instaurer « une autre politique », mais à surprendre les esprits non avertis, dans le champ apparemment neutre de la culture (philosophies, religions, arts, histoire des idées), de sorte à pouvoir façonner des opinions encore plastiques avant qu'elles atteignent le stade jugé irréversible de la cristallisation politique. — En l'occurrence, il s'agissait de cultiver subtilement dans l'apologie d'un Mythe érigé en absolu une prolepse visant à prévenir toute parole critique.

[22] À ce sujet, on se reportera à l'ouvrage de Pierre-André Taguieff : « Sur la Nouvelle droite » — « Jalons d'une analyse critique » / Éd. Descartes & Cie, Paris, 1994

[23] Alain de Benoist, « L'Empire intérieur » / « L'Empire du mythe » / Éd. Fata Morgana, Cognac, 1995 / p.65

[24] Alain de Benoist, « L'Empire intérieur » / Op. cit. / p.11

Alain de Benoist :

« Le mythe se rapporte toujours en quelque chose à *l'origine*. Il est cette parole *d'où ce qui est advient ou doit advenir.* Établissant la signification essentielle des actions, des objets et des choses, il rend accessible comme *événement initial* tout ce qui est déjà connu expérimentalement. (...) Il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements. »

« — Le prestige des commencements vient de ce qu'ils ont doublement premiers : en ordre d'importance comme au sens de la chronologie. Ils sont à la fois *prima* et *summa,* et *summa* parce que *prima.*»[25]

— Même la découverte de la mise à mort industrielle du peuple juif, à quoi les nazis s'étaient méthodiquement employés, même le constat de cette horreur n'a pas suffi à saper l'empire du mythe antijuif.

1.5. LE POGROM DE KIELCE

À peine les abominations nazies avaient-elles été révélées qu'eut lieu, dans la ville polonaise de Kielce, le 4 juillet 1946, le massacre des rares Juifs ayant réchappé de la Shoah ; cent-cinquante d'entre eux logeaient au numéro 7 de la rue Planty. Henryk Błaszczyk, un garçon de huit ans, prétendit avoir été enlevé par un inconnu.

— Un voisin suggéra au garçon que l'individu incriminé devait forcément être un Juif.

En route pour le poste de police, passant avec son père devant la « maison juive » de la rue Planty, le garçon désigna alors un Juif, Kalaman Singer, l'accusant faussement de l'avoir séquestré dans la cave de la maison, (qui en était dépourvue). Au poste de police, Henryk Błaszczyk réitéra son invention. Dans la foulée, la police et la foule prirent d'assaut le bâtiment de la rue Planty. Après une première tuerie, des Juifs furent jetés dehors, battus à mort par la foule, ou exécutés à la baïonnette.

— Pour les Juifs, il était devenu impossible de demeurer en Pologne ; en trois mois, soixante-mille d'entre eux émigrèrent, grâce à l'organisation « Beri'ah ».

1.6. L'ANTIJUDAÏSME AUGUSTINIEN, PRÉCURSEUR DE L'ANTISÉMITISME

Dans la mesure où il cherchait à s'émanciper du judaïsme originel, et dans l'obligation où il se trouvait de forger une explication à l'omniprésence du Mal dans le monde, quand le Dieu des Chrétiens était donné pour un Dieu d'amour, le christianisme naissant érigea Judas Iscariote en figure de l'apostasie et de la trahison. Cette symbolisation valait synecdoque, à telle enseigne qu'elle conduisait Augustin d'Hippone (354-430), mais aussi Jean Chrysostome (344-407), à qualifier le peuple juif de « peuple déicide ». Il n'est pas un vendredi saint qu'Augustin d'Hippone n'ait fulminé ex cathedra cette accusation monstrueuse, qui désignait le Juif à la vindicte du vulgaire.

---

[25] Alain de Benoist, « L'Empire intérieur » / Op. cit. / « L'Empire du mythe » / pp.15, 16

Pour autant, ce « peuple déicide » ne devait pas être mis à mort : à lui conférer le statut de « témoin utile », on aurait tout loisir de considérer dans la destruction du Temple de Jérusalem, dans les affres de la Diaspora et dans le rabaissement universel des Juifs la preuve vivante de la réprobation divine.

— Cette doctrine ne sera officiellement abandonnée par le catholicisme qu'ensuite de la Shoah, soit mille-six-cents ans plus tard, lors du concile « Vatican II » (1962-1965).

L'utilité du Juif en tant que repoussoir, et son rôle de bouc émissaire, (un rite juif emprunté au Lévitique), ce double statut a conditionné la survie des Juifs dans le monde chrétien. À la figure primitive de l'apostasie et de la trahison s'ajouta bientôt celle de la vénalité : au Moyen Âge, les Juifs se virent cantonnés dans les métiers d'argent, métiers que les Chrétiens refusaient d'exercer, au motif qu'ils étaient occasion de souillure morale, ce qui valut au Juif de porter le stigmate infamant de l'usure.

— Ce grief constituera plus tard l'arrière-fond du conspirationnisme moderne, faisant du Juif « l'incarnation d'une puissance financière caractérisée à la fois par son extension internationale, son caractère occulte et ses objectifs criminels. »[26]

1.7. ACCUSÉ DE RÉPANDRE LA PESTE À DESSEIN : LE JUIF ÉTERNEL

Chaque fois qu'une société traverse une crise majeure, qu'elle soit de nature économique, religieuse ou sanitaire, infailliblement, la figure du Juif réapparaît, ainsi que l'illustra abominablement le pogrom de Strasbourg, survenu en février 1349, alors que s'abattait sur les populations européennes le fléau de la « Peste noire », laquelle allait emporter plus de vingt-cinq millions d'êtres.

Le pogrom de Strasbourg éclata sur un fond conflictuel préexistant, les gens de métier s'étant insurgés contre les magistrats de la ville, estimés inféodés aux « intérêts juifs », singulièrement, contre l'ammeistre Pierre Schwaber, qui avait la haute main sur les corporations. La peste n'avait pas encore touché la cité-État de Strasbourg que déjà y courait la rumeur létale. Bien que les Juifs fussent atteints de la peste autant que leurs voisins chrétiens, le bruit se répandit que la propagation de « la grande pestilence » était le fait d'un complot juif visant à l'anéantissement de la population chrétienne, par empoisonnement des puits d'eau potable. Face à une populace réclamant à cor et à cri l'extermination des habitants juifs, le Conseil de la ville s'évertua à pratiquer une politique de retenue, redoutant le déclenchement d'un pogrom incontrôlé, estimé politiquement et économiquement déstabilisateur. Peine perdue ! Le quartier juif cerné, ses habitants furent traînés au cimetière de la communauté juive. Là, on dressa un immense bûcher pour y brûler vifs deux-mille Juifs. Six jours durant, les bûchers se consumèrent.

— Les biens juifs furent intégralement pillés ; les dettes dues aux créanciers juifs, effacées ; les gages qu'ils avaient détenus, restitués d'office aux débiteurs.

---

[26] Pierre-André Taguieff, « La Judéophobie des Modernes » / Éd. Odile Jacob, 2008

2. L'AFFAIRE DREYFUS : UN MOMENT CHARNIÈRE

2.1. UN MOT DU CONTEXTE

À l'heure où l'affaire Dreyfus allait défrayer la chronique, la IIIe République se remettait à grand peine de l'humiliation cuisante causée par la défaite de Sedan et par la chute du Second Empire. Qui pis est, c'est dans la galerie des Glaces du château de Versailles que fut proclamé l'Empire allemand. Le chancelier de fer n'étant disposé à négocier qu'avec un gouvernement issu d'une assemblée élue, un scrutin eut lieu en février 1871, lequel marqua les premiers pas de la IIIe République. Signé le 10 mai 1871, le traité de Francfort mit un terme à la guerre franco-prussienne, amputant la France de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine.

De surcroît, trois crises majeures allaient bientôt éclater en France : le boulangisme (dont le nom est tiré de celui du général Jean-Marie Boulanger), en 1889 ; le scandale financier de Panama, en 1892 ; la montée de l'anarchisme, que les « lois scélérates » de 1893 et 1894 allaient amplifier. À la misère ouvrière et au socialisme naissant répondait l'exploitation capitaliste ; au laïcisme et à l'anticléricalisme vindicatif, le conservatisme revanchard du « Sabre et du Goupillon ». Sous l'impulsion de Charles Maurras, s'affirmait le nationalisme exclusiviste de « l'Action française : catholique, monarchiste, antisémite, antimaçonnique et xénophobe !

— L'Affaire Dreyfus fut un moment charnière dans l'évolution de la haine antijuive : emporté par la vague de sécularisation du monde moderne, l'antijudaïsme cédait devant l'antisémitisme.

2.2. LE CAS PARADOXAL DU COMMANDANT PICQUART

Ce serait verser dans le chromo le plus vulgaire que d'ériger le commandant Picquart en héros étincelant qui, dreyfusard de la première heure, eût délibérément sacrifié sa carrière au triomphe de la vérité, et réduit à quia les élucubrations d'un Alphonse Bertillon, cet antisémite notoire, obsessionnel et délirant.

— Picquart était antisémite, et ne s'en cachait pas.[27]

> Alphonse BERTILLON — Fondateur du premier laboratoire de police d'identification criminelle (1882), inventeur de l'anthropométrie judiciaire, (appelée « bertillonnage »). Ignorant tout de la graphologie, Bertillon n'en fut pas moins sollicité par l'accusation comme expert en cette matière. Bertillon affirma faussement qu'Alfred Dreyfus était bien l'auteur du fameux « bordereau » (août 1894), lequel avait été le principal élément à charge contre Dreyfus.

[27] On pourra s'en convaincre à la lecture de l'ouvrage de Philippe Oriol, « Le faux ami du capitaine Dreyfus » — « Picquart, l'Affaire et ses mythes » / Éd. Grasset & Fasquelle, 2019

Lors du procès en révision, tenu à Rennes, en 1899, Bertillon fut à nouveau invité à se prononcer devant le Conseil de guerre. S'étalant sur deux jours, sa déposition-fleuve visait à défendre la théorie dite de « l'autoforgeage »[28].

In fine, en 1904, la Chambre criminelle de la Cour de cassation désigna trois mathématiciens réputés, Henri Poincaré, Gaston Darboux et Paul Émile Appell, afin qu'ils se prononcent quant à la solidité des théories avancées par Bertillon. Rendues le 2 août 1904, leurs conclusions démolirent le crédit de « l'expert ».

— Bertillon ne démordra jamais de son antisémitisme obsessionnel et délirant.

Marie-Georges PICQUART — Promu à la tête de la « Section de statistique » (i.e. du Service de contre-espionnage de l'Armée), Picquart se vit chargé d'examiner une nouvelle pièce versée au dossier Dreyfus, connue sous le nom de « petit bleu » : un télégramme déchiré puis reconstitué, adressé par l'attaché militaire allemand, Maximilian von Schwartzkoppen, à Ferdinand Walsin-Esterhazy, commandant au 74e régiment d'infanterie, basé à Rouen.

Ayant obtenu deux lettres antécédentes de cet officier, connu pour ses mœurs dissolues et pour ses délits d'escroquerie, Picquart confronta l'écriture de ces missives avec celle du « bordereau » ; elles étaient identiques ! Dans la foulée, Picquart se procura le dossier secret censé accabler Dreyfus ; il était vide ! Pressentant que l'imposture finirait par être découverte, prenant les devants, dans le propos d'épargner à l'Armée une flétrissure infamante, mais aussi dans le souci de ménager sa propre carrière, Picquart alerta la hiérarchie. Mal lui en prit !

Les éloges dont Picquart avaient été auréolé jusque-là cessèrent du jour au lendemain : les généraux Arthur Gonse et Raoul de Boisdeffre se méfiaient du zèle inquisiteur et de la perspicacité de Picquart, tellement que le général Auguste Mercier, ministre de la Guerre, risquait d'être accablé pour avoir bâclé le procès Dreyfus, dans le dessein de faire taire l'opinion. En janvier 1897, ils expédièrent donc Picquart au diable vauvert, en le mutant au 4e régiment de tirailleurs algériens, basé en Tunisie.

Le 13 janvier 1898, fut publié, à la une du journal « L'Aurore », l'article fracassant d'Émile Zola : « J'Accuse… ! ». Le jour même, Picquart fut mis aux arrêts, sous le chef d'avoir lui-même fabriqué « le petit bleu » !

---

[28] Bertillon argua que Dreyfus avait intentionnellement contrefait l'écriture du « bordereau », dans le but de désamorcer par avance l'accusation de haute trahison pour fait d'espionnage en faveur de l'Allemagne, accusation sous le coup de laquelle il fût infailliblement tombé, en cas de flagrant délit. La méthode de fabrication du « bordereau » avancée par Bertillon consistait en la transformation géométrique de l'écriture. Bertillon justifiait sa « théorie » par un repérage de coïncidences soi-disant volontaires, et par la concordance de certaines lettres du manuscrit avec un réseau fantasmé de lignes géométriques, pris dans l'épaisseur du papier.

Incarcéré au Mont-Valérien, il n'en fut extrait qu'en qualité de témoin, le 23 février 1898, lors du procès de Zola. Toujours dans l'espoir de retrouver sa place au sein de l'Armée, Picquart tut les agissements coupables des généraux Gonse, de Boisdeffre et Mercier. Ce n'est qu'après avoir été radié des rangs de l'Armée « pour fautes graves » que Picquart sortit de son silence.

— Picquart fut immédiatement érigé en héros par l'opinion publique.

Contrairement à la légende, Picquart s'est montré intraitable envers Dreyfus et les siens, laissant transpirer dans la presse antidreyfusarde la noire ingratitude dont les Dreyfus auraient fait preuve, ou bien encore leur peu d'empressement à s'acquitter des honoraires de leur avocat, Fernand Labori.[29]

— Comment s'expliquer la conduite du commandant Picquart, chez qui l'intelligence, la perspicacité et l'opiniâtreté n'ont pu vaincre les préventions antisémites les plus triviales ?

2.3. LA COMPLEXITÉ DU RÉFÉRENCEMENT COMPORTEMENTAL

En grec ancien, l'« ethos » désigne le lieu familier, et par extension, l'ensemble des habitudes y étant attachées. À l'échelle de l'individu, l'ethos ne procède pas d'un choix ; il est produit d'une éducation, imprégnation d'une manière d'être. De même, appliquée au groupe, l'ethos est ce dépôt de coutumes et d'usages dont est pétrie l'identité groupale. Pas plus qu'il ne relève du caprice solipsiste, un comportement n'est régi par une définition sociologique nomothétique.

Erving Goffman situait le comportement de l'homme dans un système de « cadres », primaires ou transformés, ces référentiels permettant au sujet de reconnaître le contexte où il se trouve impliqué, et d'y répondre pertinemment. S'ils organisent nos perceptions immédiates ; qu'ils façonnent notre conduite, ces déterminants conditionnent aussi la cognition dont nous sommes susceptibles.

— On pourrait parler aussi de stratification référentielle, par analogie avec la structuration géologique d'un bassin sédimentaire.

Un bassin sédimentaire est une dépression de la croûte terrestre où se sont déposées — et où parfois se déposent encore — de grandes quantités de sédiments. Leur lente accumulation provoque un affaissement par subsidence, i.e. un enfoncement progressif du fond du bassin, ce phénomène permettant le dépôt de nouveaux sédiments.

---

[29] Labori avait défendu brillamment Dreyfus devant le Conseil de guerre, lors du procès de Rennes, et, le 14 août 1899, il fut même victime d'une tentative d'assassinat, — une balle tirée dans le dos. Labori avait aussi assuré la défense de Lucie Dreyfus, (l'épouse d'Alfred Dreyfus), lors du procès Esterhazy, celle d'Émile Zola, en 1898, et bien sûr, celle de son ami le commandant Picquart, lors du procès Esterhazy. Ensuite du procès de Rennes (1899), à l'instar de Picquart, Labori rompit violemment avec les Dreyfus, allant même jusqu'à écrire sur leur compte des pages que n'aurait pas désavouées un Drumont !

De même avec la subsidence des strates référentielles. Les plus profondément enfouies renvoient aux ténèbres de l'inconscient collectif, aux peurs primitives et au salut dans le grégarisme, aux fumées de la démonologie, à la fossilisation des préjugés, au primat du mythe. Puis viennent des couches recelant des savoir-faire empiriques, des savoirs approximatifs, la prééminence de la rationalité, l'invention de la modernité politique. Plus proches de la surface, on trouvera des facteurs d'ordre sociopolitique : appartenance sociale, éducation, niveau d'instruction, ambitions et vécu personnels.

Le flot turbulent du présent historique continue de charrier des alluvions, appelées à se déposer lentement et à se sédimenter. Immergé dans ce limon en suspension, seul avec sa conscience, l'homme se débat, voué à une décision imparfaite qui engagera sa responsabilité, et qui scellera son destin.

— Ainsi en fut-il, vraisemblement, de la conduite du commandant Picquart.

3. LA DIFFICULTÉ DE CONNAÎTRE

3.1. IL N'EST PAS DE DESCRIPTEUR NEUTRE

Raymond Aron rappelait que c'est méconnaître la nature de la société et la vocation de la sociologie que d'imaginer celle-là, cohérente et univoque, et celle-ci, totale et systématique ; l'objet pensé est pétri des conflits qui agitent l'Homme.

> Raymond Aron :
>
> « On se refuse à reconnaître que les fins ne sont pas ici désignées par l'assentiment de tous : l'essentiel est de voir *quelle* communauté l'on veut. On fausse à la fois la nature de la société et celle de la sociologie., en imaginant celle-là cohérente et univoque, et celle-ci, totale et systématique. En vérité, le savant rencontre dans l'objet les conflits qui agitent les autres hommes et lui-même. » (...)
>
> « — S'il se vante d'apporter davantage, c'est, la plupart du temps, que son investigation et ses résultats sont déjà orientés par les volontés prétendument dégagées du savoir. » [30]

[30] Raymond Aron, « Introduction à la philosophie de l'Histoire » / Op. cit. / Section IV : « Histoire et Vérité » / 3e partie : « L'Homme et l'Histoire » / I. « L'Homme dans l'Histoire : choix et action » / p.406

Antoine de Saint-Exupéry disait-il autre chose ?

> Antoine de Saint-Exupéry :
>
> « Les partisans des sociologues scientifiques (...) ne comprennent rien à la science. *De même,* disent ils, *que nous savons qu'en mélangeant oxygène et hydrogène, nous obtenons de l'eau, de même nous pouvons produire que dans une société…* Mais précisément, cette société, elle est inventée et elle évolue pour la première fois. Il n'y a pas eu dans le monde cent milliards d'évolutions préalables, de la caverne à la machine, qui nous permettent de nous situer dans une répétition. »
>
> « — Notre histoire se situe justement dans le domaine où la science se rétracte. »[31]

Dans la même veine encore, Claude Lefort dénonçait la fiction d'un Sujet supposément neutre, faisant « méconnaître que la pensée qui s'attache à quelque forme que ce soit de la vie sociale est aux prises avec un matériau qui contient sa propre interprétation, dont la signification est constitutive de sa nature. »

> Claude Lefort :
>
> « En assignant le Sujet à la neutralité, elle le prive de penser une expérience qui s'engendre et s'ordonne en raison d'une conception implicite des rapports des hommes entre eux, et d'une conception de leurs rapports avec le monde. » (...)
>
> « Je dirai seulement que si l'on ne veut rien savoir des distinctions qui fondent l'exercice de la pensée, sous le prétexte qu'on ne saurait produire leur critère ; si l'on prétend ramener la connaissance dans les limites de la science objective, l'on rompt avec la tradition philosophique. Faute de prendre le risque de juger, on perd le sens d'une différence entre les sociétés. »[32]

3.2. UNE SORTE DE GESTALT « PRÉHISTORIQUE »

Comme produite par une torche fumeuse, la flamme vacillante de l'actualité projette sur les parois brutes de notre caverne des figures instables et suggestives ; elles suscitent nos représentations du passé, et nos visions d'avenir. Ces lueurs incertaines, qui intéressent d'abord la perception, suscitent en nous tout un champ de prénotions globales qu'il nous faudra organiser peu à peu pour dégager un système de concepts simples, détaillés et robustes.

— Le présent historique n'est-il pas, en quelque sorte, une Gestalt « préhistorique » ?

---

[31] Antoine de Saint-Exupéry, « Écrits de guerre 1939-1940 » / « La morale de la pente » / in Œuvres complètes / Éd. Gallimard / Collect. La Pléiade / tome II, 1999 / pp.16, 17

[32] Cf. Claude Lefort, « Essais sur le Politique, XIX^{e}-XX^{e} siècles » / « La question de la démocratie » / Éd. du Seuil, 1986 / pp.20, 21

Raymond Aron :

« Pour se connaître soi-même comme pour connaître l'évolution collective, l'acte décisif est celui qui transcende le réel, qui rend à ce qui n'est plus une sorte de réalité en lui donnant une suite et un but. Le présent historique n'a donc pas la richesse de la contemplation ou de l'accord total, mais il ne se réduit pas non plus au point insaisissable d'une représentation abstraite. Il se confond d'abord avec le vécu, avec ce qui n'est pas pensé, (...). »

« — Pour la réflexion, il est un intermédiaire, le dernier terme de ce qui n'est plus, un acheminement vers ce qui sera. L'époque que nous vivons se définit à nos yeux par les tendances que nous y discernons. »[33]

3.3. LE RAPPORT SIGNIFIANT ENTRE ETHOS ET ÉPISTÉMÈ

L'intelligence d'une situation est le processus pour lequel s'élabore peu à peu la décision, qui tient dans l'écart existant entre la formulation d'hypothèses heuristiques et la prise en compte des contraintes auxquelles les soumet la réalité des indices collectés. Ce n'est donc point dans leur factualité brute que nous sommes susceptibles de saisir la suite infinie des violences antijuives, — il n'en subsiste qu'une poignée de cendres —, mais seulement en raison d'une reconstruction interprétative.

— Médiate est la connaissabilité de l'Histoire, qui gît dans le rapport entre un ethos objet et une épistémè instrumentale, i.e. dans la composition des catégories façonnant et ayant façonné l'idéation de groupes sociaux respectifs, appréhendés à des moments précis de leur évolution.

Basée sur le recueil de traces documentaires encore accessibles, cette reconstruction passera par la transformation de données en informations, puis d'informations en connaissances.[34] L'intelligence d'une situation n'apparaîtra qu'à partir de l'instant où l'information recueillie aura été associée à un sens, cette sémantisation ne pouvant s'effectuer qu'en référence à un fonds de connaissances préexistant. Tout à la fois produit et présupposition, la connaissance existe sous les espèces d'une information pourvue de sens, et de connaissances-ressources autorisant l'attribution de sens ; en retour, les connaissances produites sont susceptibles de délivrer de nouvelles informations, via le raisonnement par inférence.

— Ce qu'a dit Guy Caplat.[35]

---

[33] Raymond Aron, Raymond Aron, « Introduction à la philosophie de l'Histoire » / Op. cit. / Section IV : « Histoire et Vérité » / 3e partie : « L'Homme et l'Histoire » / IV. « Temps historique et Liberté » / p.432

[34] Une donnée est objective, qui, simple signifiant, relève de la sémiotique. Présentée dans une perspective particulière, la donnée devient information. La connaissance consiste en une sémantisation.

[35] Guy Caplat est Docteur en informatique, Professeur au sein du Dpt. Informatique de l'INSA de Lyon.

Guy Caplat :

« Les connaissances-ressources mises en œuvre dans ces deux processus autorisent la compréhension, la sélection pertinente en contexte, la production, le traitement sous forme de raisonnements… des informations et des connaissances en entrée. Elles sont le résultat, comme tout savoir-faire opérationnel, des capacités chez l'humain d'induire des lois et heuristiques à partir d'ensembles de pratiques avérées, d'abstraire et de généraliser. »

« — Il existe donc une rétroaction des processus d'interprétation et de production vers le patrimoine cognitif qui a servi à les rendre opérants. »[36]

3.4. « L'INFIDÉLITÉ LA PLUS RÉFLÉCHIE »

Un modèle est un artefact cognitif visant à produire l'intelligibilité d'une portion du monde existant. Délimitant un domaine d'étude en raison d'un point de vue particulier et finalisé, le modèle restreint de fait la complexité du réel à un petit nombre de perspectives élues, ce qui revient à dire que, pour une même réalité considérée, il est plusieurs modèles concevables. Les concepts de représentativité, de généricité et de finalité qui président à l'édification du modèle rendent impossible la correspondance biunivoque entre le modèle et le système étudié.

— En une formule réussie, Jacques Neirynck[37] rappelait que « le but d'un modèle n'est (…) pas la plus grande fidélité possible à la réalité, mais l'infidélité la plus réfléchie. »[38]

Ayant vocation à détailler un processus d'abstraction et de formalisation, la modélisation tient à la gestion du risque descriptif : discrimination de l'essentiel d'avec l'anecdotique ; axiomatisation des primitives de représentation dans le jeu desquelles la connaissance va se projeter de proche en proche ; critères de pertinence pour l'ensemble des concepts de représentation, de dérivation et de transposition.

En bref, il est deux voies pour édifier un modèle : l'une, qui consiste à thésauriser d'emblée un corpus de connaissances, pour en tirer une formule standard se rapprochant le plus possible du problème à résoudre ; l'autre, qui consiste à assembler interactivement les parties du modèle à édifier. Les approches descendantes achoppent à la difficulté pour laquelle un modèle d'interprétation standard a pour envers son faible degré d'adéquation aux spécificités du problème à résoudre ; procédant par étapes, les approches constructivistes articulent l'explicitation des connaissances de domaine importées, et l'intégration de cet apport dans l'acquis des connaissances.

— Ne peut-on rapprocher des modèles constructivistes le rapport entre ethos objet et épistémè instrumentale ?

---

[36] Guy Caplat, « Modélisation cognitive et résolution de problèmes » / Chap. 1 : « Sur la piste de la connaissance » / Presses Polytechniques et Universitaires Romandes PPUR/INSA de Lyon, 2002 / pp.27, 28

[37] Jacques Neirynck est Professeur honoraire de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL).

[38] Jacques Neirynck, « Le Huitième jour de la création » / Éd. PPUR, Lausanne 2005 / p.183

3.5. UNE DIALECTIQUE DE TYPE « TOP-DOWN / BOTTOM-UP »

L'économie cognitive est construction d'une architectonie dynamique pour laquelle, à partir des niveaux affleurant à la conscience, le processus de germination idéelle est reconsidéré rétrospectivement jusqu'à son principe, analysé, puis remonté synthétiquement, à des fins d'optimisation et de consolidation formelle. L'ordre mental est dialectique, qui, procédant par approximation, fait se répondre itérativement phases ascendantes et phases descendantes.

À lui seul, l'enchaînement d'inférences syllogistiques eût abouti à l'impasse tautologique, à telle enseigne que la logique syllogistique admet un ensemble fini d'entités, et qu'elle les inscrit dans un tissu préexistant de relations connues ; dans la mesure où elle se borne à codifier une série d'inférence, la logique syllogistique est dépourvue de toute vertu générative. L'approfondissement des connaissances nécessite la sanction de la critique et le refaçonnement subséquent de l'acquis.

4. DÉCISION ET COGNITION

4.1. ENDOSSER « L'INSOUTENABLE LÉGERETÉ DE L'ÊTRE »

« L'Insoutenable légèreté de l'être », sous cet exergue en forme d'oxymore, Milan Kundera comparait la condition de l'Homme à celle d'un acteur qui eût été poussé sur les tréteaux, à son corps défendant.

> Milan Kundera :
>
> « Il n'existe aucun moyen de vérifier quelle décision est la bonne, car il n'existe aucune comparaison. Tout est vécu tout de suite, pour la première fois et sans préparation. Comme si un acteur entrait en scène sans avoir jamais répété. Mais que peut valoir la vie, si la première répétition de la vie est déjà la vie même ? C'est ce qui fait que la vie ressemble toujours à une esquisse. Mais même *esquisse* n'est pas le mot juste, car une esquisse est toujours l'ébauche de quelque chose, la préparation d'un tableau, tandis que l'esquisse de notre vie est une esquisse de rien, une ébauche sans tableau. »[39]

— Aux antipodes de Milan Kundera excipant d'un état d'impréparation rédhibitoire pour escamoter la question de la responsabilité personnelle, on pourrait alléguer Épictète.

---

[39] Milan Kundera, « L'Insoutenable légèreté de l'être » / Première partie : « La légèreté et la pesanteur » / Éd. Gallimard, 1987 / p.15

Alors que, chez Aristote, la « prohairesis » occupe une place mineure ; qu'elle a valeur de précurseur, (étant une sorte de « choix avant un choix »), dans le stoïcisme d'Épictète, la notion de « prohairesis » revêt une importance cardinale, en tant qu'elle est inséparable de celle d'« eph' hemin » (i.e. de « ce qui dépend de nous »).

— Une sélection d'objets se muait en une propriété constitutive du sujet.

> Jean-Baptiste Gourinat :
>
> « Tandis que, chez Aristote, la *prohairesis* s'exerce sur ce qui dépend de nous, chez Épictète, il n'y a que notre *prohairesis* qui dépende de nous. Ce qui dépend de nous, pour Aristote, c'est ce sur quoi nous pouvons agir, et, parce que nous pouvons agir sur ce qui dépend de nous, nous pouvons délibérer et choisir en fonction de cette délibération. »
>
> « En revanche, si Épictète continue de penser que ce qui dépend de nous est ce sur quoi nous avons quelque contrôle, il pense que cela se limite aux actes psychiques volontaires, c'est-à-dire à l'exercice de notre capacité de choix, notre *prohairesis*. Ensuite, les résultats mêmes de nos actions ne dépendent plus de nous, et il ne peut donc pas dire, comme Aristote, que notre *prohairesis* fait un choix entre des choses qui dépendent de nous, puisque, précisément, seul ce choix lui-même dépend de nous. »[40 ; 41]

À supposer même qu'elle fût possible, la colligation d'une information exhaustive comme préalable idéal à un choix éclairé, cette chimère n'eût-elle pas détruit ipso facto la nécessité de la décision ?

— Il n'est point d'œuvre dont le plan n'implique la nécessité de décider.

> Antoine de Saint-Exupéry :
>
> « Le plan dans l'œuvre littéraire fait partie de l'illusion des logiciens, des historiens et des critiques. (...) Si, avant d'écrire, j'énonce en gros quelques mouvements de mon œuvre (...), ce n'est point ce plan-là qui conditionne mon œuvre ; il n'est que l'expression de ce que j'ai une œuvre à écrire. (...) Mais comme mon travail est précisément, essentiellement, de découvrir et de dégager cette structure qui seule importe, il est un peu absurde de penser qu'elle est ce schéma rigide qui va gouverner et contenir l'œuvre. »
>
> « — Et ce que je modifierai perpétuellement jusqu'à ce que le verbal ressemble à l'essentiel non verbal, ce sera précisément le plan. »[42]

---

[40] Jean-Baptiste Gourinat, « La Prohairesis chez Épictète, volonté ou "personne morale" ? » / in « Philosophie antique » n°5 (2005) / p.109

[41] Jean-Baptiste Gourinat est chercheur au CNRS en histoire de la philosophie ancienne, au Centre Léon Robin, rattaché à l'Université Paris IV.

[42] Antoine de Saint-Exupéry, « Carnet V » / Note n°75 / in Œuvres complètes / Éd. Gallimard / Collect. La Pléiade / tome I, 1994 / p.642

4.2. ONTOS / GNÔSIS

Aristote pensait la découverte à partir du savoir, et de son temps, savoir c'était inventer (dans l'acception étymologique de ce terme) le sens implicite que le langage commun véhiculait. Or, ce que nous appréhendons n'est pas le monde en soi, mais notre relation au monde, par le truchement d'artefacts cognitifs. Dès lors qu'il n'est point d'univocité entre un ordre du monde a priori et quelque langage idéal pour le refléter, nous ne saurions tirer du monde environnant une image limpide.

— Mais il y a lieu de considérer dans le grenu de ce prisme imparfait la condition même de la cognition. La rugosité du concept recèle la possibilité de la conceptualisation. Le lissage de l'Inédit eût impliqué l'assèchement de l'invention.

Fondé sur le primat de la cognition, la définition intensionnelle stipule un ensemble de conditions abstraites à satisfaire pour qu'un objet du monde sensible puisse en relever ; ces conditions seraient-elles trop restrictives, il en résulterait un concept vide. Inversement, partant de l'antériorité ontologique du monde, la définition extensionnelle regroupe les propriétés essentielles d'une classe d'objets préexistants, ce processus étant susceptible d'un développement arborescent.

4..3. UNE INTELLIGENCE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Alléguant Jean Piaget, Jean-Louis Le Moigne[43] soulignait l'interaction entre l'objet à connaître et le sujet connaissant, entre « l'organisation du monde » et « l'intelligence s'organisant elle-même ».

> Jean-Louis Le Moigne :
>
> « Dans cette formulation forte, l'hypothèse phénoménologique associe à la conception stricte de la connaissance (le réel connaissable est un réel phénoménologique, celui que le sujet expérimente) une conception active : la connaissance que construit le sujet par son expérience organise simultanément le mode de construction de cette connaissance, ou son intelligence ; même si l'on doit les distinguer. On ne peut plus dès lors séparer la connaissance de l'intelligence (ou de la cognition) qui la produit, et il nous faut entendre la connaissance par le processus qui la forme autant que comme le résultat de ce processus de formation. » (…)
>
> « — Le sujet ne connaît pas de *choses en soi* (hypothèse ontologique), mais il connaît l'acte par lequel il perçoit l'interaction entre les choses. »[44]

---

[43] Professeur émérite à Aix-Marseille Université, Jean-Louis Le Moigne est notamment l'auteur de « La Modélisation des systèmes complexes » (Éd. Dunod, 1990) et du « Constructivisme » (Éd. L'Harmattan, 2003).

[44] Jean-Louis Le Moigne, « Les épistémologies constructivistes » / Chap. IV : « Les hypothèses fondatrices des épistémologies constructivistes » / II. « Gnoséologie des connaissances constructibles » / PUF / Collect. Que sais-je ? / p.72

Analogue était la perspective du Dr. Henri Ey[45]

> Dr. Henri Ey :
>
> « Le mot latin *conscientia* est naturellement décomposé en *cum* et *scientia*. Cette étymologie suggère non seulement la connaissance de l'objet par le sujet, mais encore que cet objet fait toujours référence au sujet lui-même. (...) L'emploi du substantif *conscience* fausse la solution du problème qu'il implique, car la conscience n'est pas plus une chose, une propriété ou une fonction qu'une faculté. Elle n'est pas davantage une collection d'éléments fonctionnels, comme le voulaient Wundt ou Titchener ; elle n'est pas non plus, comme le voulait William James, une mouvante multiplicité de *données*, d'*états* ou de *contenus.* »
>
> « — La conscience est l'organisation dynamique et personnelle de la vie psychique ; elle est cette modalité de l'être psychique par quoi il s'institue comme sujet de sa connaissance, et comme auteur de son propre monde. »[46]

— Ces lignes de Jean-Louis Le Moigne et celles du Dr. Henri Ey renvoient directement à la notion husserlienne d'intentionnalité.

En 1929, Edmund Husserl fondait la phénoménologie transcendantale. Cette branche de la philosophie avait pour objet l'étude systématique et l'analyse de l'expérience vécue, des contenus de conscience et de la structuration des faits de conscience comme étant eux-mêmes des phénomènes de « la pensée qui se pense elle-même, et qui, tout à la fois, pense le monde. »

> Edmund Husserl :
>
> « Le mot *intentionnalité* ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience DE quelque chose ; de porter, en sa qualité de *cogito* son *cogitatum* en elle-même. (...) Ajoutons, pour plus de clarté, qu'il faut distinguer deux choses : d'une part, les actes de conscience (perception extérieure, souvenir, prédication, jugement de valeur, position d'une fin, etc.) accomplis spontanément, et d'autre part, les réflexions qui nous révèlent ces actes spontanés, et qui sont elles-mêmes les actes perceptifs *(erfassend)* d'un ordre nouveau. »
>
> « — La réflexion a pour tâche, non de reproduire l'état primitif, mais de l'observer, et d'en expliciter le contenu. »[47]

---

[45] Henri Marie Jean-Louis Ey fut un neurologue et un éminent psychiatre, créateur d'une approche nouvelle de la psychiatrie, dite « organo-dynamique ». À l'occasion des colloques de Bonneval, il a exercé une influence déterminante sur toute une génération de médecins, de psychiatres, de psychanalystes, de neurologues et de philosophes.

[46] « CONSCIENCE », article in « Encyclopædia Universalis », par Henri Ey, ancien chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris, médecin-chef à l'Hôpital psychiatrique de Bonneval.

[47] Edmund Husserl, « Méditations cartésiennes » — « Introduction à la phénoménologie », 1929 / Traduit de l'allemand par Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas / Librairie philosophique J. Vrin / Paris, 1953 / pp.28, 29

4.4. DE LA NOTION D'INTENTIONNALITÉ À CELLE DE TÉLÉONOMIE

On doit à Colin S. Pittendrigh l'invention de ce terme de « téléonomie » (1958) ; il sera repris par de nombreux biologistes, dont le moindre n'était certes pas Jacques Monod.

Biologiste et biochimiste français de l'Institut Pasteur, lauréat du Nobel de physiologie en 1965, Jacques Monod est l'auteur d'un essai fameux : « Le Hasard et la Nécessité ». On y trouve, en particulier, le concept-clé de « téléonomie ».

> Jacques Monod :
>
> « Tout artefact est un produit de l'activité d'un être vivant, qui exprime ainsi, et de façon particulièrement évidente, l'une des propriétés fondamentales qui caractérisent tous les êtres vivants sans exception : celle d'être *des objets doués d'un projet* qu'à la fois ils représentent dans leurs structures, et qu'ils accomplissent par leurs performances, telles que, par exemple, la création d'artefacts. »
>
> « Plutôt que de refuser cette notion, (ainsi que certains biologistes ont tenté de le faire), il est au contraire indispensable de la reconnaître comme essentielle à la définition même des êtres vivants. Nous dirons que ceux-ci se distinguent de toutes les autres structures de tous les systèmes présents dans l'univers, par cette propriété que nous appellerons *la téléonomie.* »[48]

La notion de téléonomie participe des systèmes adaptatifs complexes, lesquels intéressent tous les êtres vivants, de la bactérie à l'Homme, — et jusqu'aux artefacts cognitifs dont il est capable !

> En bref :
>
> - Dans le flux de données atteignant l'organisme considéré, des associations sont opérées entre des phénomènes répétitifs ; des régularités sont relevées. Un premier départ est ainsi effectué entre l'essentiel et l'accessoire.
>
> - Ces régularités sont ramassées en faisceaux, peu à peu convertis en schémas concurrents soumis à variation, qui continuent d'être exposés au flux extrinsèque de données, étant même susceptibles de réintégrer des éléments précédemment écartés.
>
> - Consolidés, ces schémas sont appliqués au monde existant, l'épreuve de la réalité en révélant le degré d'adéquation. Soumis à cette pression de sélection, seuls subsisteront les plus adaptés et les plus pertinents.[49]

---

[48] Jacques Monod, « Le Hasard et la Nécessité » — « Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne » / Chap.1 : « D'étranges objets » / Éd. du Seuil, 1970 / pp.22 et suiv.

[49] Murray Gell-Mann, « Le Quark et le Jaguar » / Chap. 1 : « Le Simple et le Complexe » / « Information et complexité brute » / Éd. Flammarion, Paris, 1995 / pp.40, 41

Si l'appropriation au réel peut s'effectuer moyennant une menue variation de la formule existante, cette voie aura toutes les chances d'être pérennisée ; a contrario, si cette voie se révèle inefficace, la dynamique adaptative s'effectuera en direction de la complexité. L'accroissement de la complexité tient à ce que les formules les plus simples sont les premières à être adoptées, tandis qu'il n'est pas de limite en direction de la complexité.

5. PENSER LE POLITIQUE

5.1. D'ÉPHÉMÈRES ÎLOTS D'ORDRE

En ce qu'elle semble démentir le second principe de la thermodynamique (i.e. la loi universelle de croissance de l'entropie), l'économie du Vivant est dite néguentropique. Jacques Neirynck a rappelé que cette antinomie n'était qu'apparente. Loin que le désordre soit le défaut d'ordre, c'est l'ordre du Vivant qui est le défaut local et provisoire de désordre.

> Jacques Neirynck :
>
> « L'ordre de certaines structures s'explique par le surgissement aléatoire de ces structures dans le désordre ambiant, et par leur sélection naturelle. Cette sélection naturelle ne provient nullement d'un principe créateur, mais, tout simplement, de la loi de croissance de l'entropie (...). Il est possible de créer un îlot d'ordre, si la création de celui-ci implique la production de désordre en dehors de ce système ouvert. (...) Ces îlots temporaires d'ordre, que nous sommes et que nous créons, résultent de l'excès même de la tendance au désordre. » (...)
>
> «— Plus ces îlots sont importants par leur extension et par le raffinement de leur structure, plus le désordre peut croître ailleurs. Plus l'entropie croît globalement, plus elle crée de systèmes locaux perfectionnés. »[50]

La structuration évolutive des sociétés humaines illustre par excellence « ces îlots temporaires d'ordre, que nous sommes et que nous créons ». Il n'existe pas de canon apodictique propre à régir le cours tumultueux des affaires humaines, et c'est pur euphémisme que de dire qu'elles sont peu susceptibles de raison !

---

[50] Jacques Neirynck, « Le huitième jour de la Création » / Op. cit. / 2e partie : « L'évolution technique » / Chap. 4 : « Entropie et entropologie » / pp.50, 51

William Shakespeare :

« Life's but a walking shadow, a poor player
That struts and frets his hour upon the stage
And then is heard no more. It is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing. »[51]

Force est donc de reconnaître la réalité d'une conflictualité immanente à la nature humaine, et la nécessité de la transporter dans un débat réglé sur l'argument, pour prévenir le déferlement de la violence, et conjurer le risque de collapse sociétal.

5.2. MACHIAVEL, PRÉCURSEUR DE LA MODERNITÉ POLITIQUE

Précurseur de la modernité politique, Machiavel contestait le bien-fondé d'un ordre théologico-politique pour la raison qu'il reposait sur des idéalités transcendantes et normatives, sises dans un au-delà inatteignable. Revêtu d'un habit de sagesse, un monarque s'arrogeait en fait le pouvoir discrétionnaire de façonner le bien commun, à l'image de fins particulières.

— A contrario, l'immanentisme politique reposait sur le postulat pour lequel l'Homme disposait des ressources nécessaires et suffisantes pour régir le cours de ses affaires.

Pour autant, il serait faux de voir en Machiavel un démocrate avant la lettre : Machiavel réduit la vertu et la justice à des effets de la nécessité. La « virtù »[52] machiavélienne consistait en la sagacité et en la force que commande l'agir politique ; l'art de gouverner devait être fondé sur une vérité de fait, sur « la verità effettuale », si cruelle fût-elle, i.e. sur l'obligation politique de prendre la mesure des choses d'ici-bas, telles qu'elles sont, et non telles qu'on voudrait qu'elles soient.

5.3. L'ÉMERGENCE DE LA MODERNITÉ POLITIQUE

Le Prince incarnait-il le principe de génération et d'organisation du corps social, la chute du Prince impliquait la désintrication de ses prérogatives, et leur incessante remise en cause.

— Ce processus signifiait l'institutionnalisation du Conflit.

---

[51] William Shakespeare, « Macbeth » / Act V / Scene 5

[52] La « virtù » machiavélienne n'a rien de commun avec ce que recouvre aujourd'hui le vocable de « vertu », une vertu morale, tendue vers le Bien, telle qu'on puisse l'opposer au vice. La « virtù » est d'une acception proche encore du latin « virtus » : l'ensemble des traits constitutifs de l'homme (« vir »).

Claude Lefort :

« La vertu [de la démocratie moderne] est de ramener la société à l'épreuve de son institution. Là où se profile un lieu vide, il n'y a pas de conjonction possible entre le pouvoir, la loi et le savoir, pas d'énoncé possible de leur fondement ; l'être du social se dérobe, ou, pour mieux dire, se donne dans la forme d'un questionnement interminable (...) ; les repères derniers de la certitude sont dissous, tandis que naît une sensibilité nouvelle à l'Histoire, à la gestation de l'humanité dans toute la variété de ses figures. »[53]

Claude Lefort s'inscrivait en faux contre le propos des politologues et des sociologues qui, délimitant académiquement des classes d'objets, par facilité intellectuelle, discernaient le fait politique d'avec d'autres faits sociétaux (économique, juridique, culturel, scientifique, etc). Un tel propos supposait que l'on disposât d'emblée des clefs permettant cette catégorisation, quand l'observation et la détermination des caractéristiques de cette société relevaient d'un cadre référentiel singulier.

5.4. SOCIÉTÉS EN CRISE ET VIOLENCES ANTIJUIVES

Vient-elle à faire défaut, la capacité de problématiser le Droit laisse place à l'infestation de pseudo-explications narratives, lesquelles donnent libre carrière aux rumeurs les plus folles et aux fantasmes mortifères. Pour peu que la société soit travaillée par un complexe de facteurs excédant sa résilience et son adaptativité potentielles, les tensions internes s'accroîtront jusqu'à faire éclater mille frustrations.

La haine antijuive ressurgit alors, compulsive, paroxysmale, transposant au collectif les tendances agressives de l'individu. Traduisant la bassesse populacière, le ressentiment et la rage de ne pouvoir maîtriser la transformation sociétale en cours, la communion dans la stigmatisation et la perpétration de violences collectives déchargent les tensions sociales accumulées, en même temps qu'elles bâtissent, au prix du meurtre, symbolique ou effectif, le mirage d'une communauté ressoudée.

6. L'ALLÉGATION DU VIVANT

6.1. ORGANICISME VERSUS AUTOPOÏÈSE

Dans la mesure où se lit une corrélation entre éruptions de violences antijuives et sociétés en crise, on touchera un mot de l'économie auto-organisatrice du Vivant, à telle enseigne qu'en relèvent indirectement les détraquements dont sont susceptibles les sociétés humaines.

---

[53] Claude Lefort, « Essais sur le Politique, XIX^{e}-XX^{e} siècles » / « Permanence du théologico-politique » / Éd. du Seuil, 1986 / p.268

— À l'organicisme frelaté des défenseurs auto-institués d'une intégrité sociétale fantasmée, on opposera l'économie autopoïétique du Politique.

6.2. UN ORGANICISME OUTRAGEUSEMENT SOLLICITÉ

En politique, l'organicisme est apparu en France, au début du XIXe siècle. Il est une réponse du conservatisme social aux idéaux portés par la Révolution française qui étaient fondés sur l'universalisme et l'individualisme.

L'organicisme met en avant l'unité du corps social comme organisme formant un tout et la primauté de la société sur l'individu. Pour ses partisans, comme Joseph de Maistre (1753-1821) ou Louis de Bonald (1754-1849), la société n'est pas une construction rationnelle faite à partir d'individus, mais elle est établie à partir de « hiérarchies naturelles » et de valeurs traditionnelles qui sont une manifestation de son existence, indépendamment de celle des individus qui la composent.

Dans ses « Principles of Sociology », Herbert Spencer faisait état d'un ensemble de traits, communs au social et au biologique : l'un et l'autre avaient en propre de se développer d'eux-mêmes, de se différencier et de se complexifier. Spencer n'en bornait pas moins la portée de ces similitudes en pointant des dissemblances : au lieu que l'organisme vivant constituait un tout indissociable ; qu'à ce titre, il ne pouvait subsister si se perdait la cohésion des parties, c'était l'organisme social qui, dans son intégralité, travaillait à l'accomplissement des parties constitutives.

Qu'à cela ne tienne ! Les antisémites se piquant de raciologie ne se faisaient pas faute de professer le primat de l'unité organique de la communauté sur le droit de l'individu, flattant les chimères de songe-creux avides de pureté originelle, et leur représentant le corps social comme étant dépositaire d'un génie inaliénable. Toute atteinte à l'unité organique de la communauté étant présentée comme fatale, on en déduisait l'obligation d'éradiquer « l'agent pathogène » incriminé.

— Alfred Rosenberg aura cette formule sans appel : « On ne discute pas avec la trichine ou le bacille ; on n'éduque pas la trichine ou le bacille ; on les extermine aussi rapidement et aussi radicalement que possible. »[54] La suite est connue.

6.3. L'ÉCONOMIE AUTOPOÏÉTIQUE DU POLITIQUE

Réfléchissant à connecter les sciences cognitives à celles du Vivant, Humberto Maturana et Francesco Varela concevaient l'idée d'« autopoïèse ». Ce vocable renvoyait, pour tout organisme, à la faculté de reproduire l'ensemble de ses constituants, et d'entretenir avec

[54] « Rosenberg sprach über Lagarde », (de son vrai nom, Paul Anton Böttticher : antisémite notoire et l'un des théoriciens du mouvement « völkisch ») / in « Völkischer Beobachter », n°356, 22 déc. 1941

son milieu naturel le réseau de relations cardinales dont dépendent, tout à la fois, son invariance d'être vivant et la réalisation des performances dont il est susceptible.[55]

Au prix d'une évolution sélective agie par l'alternance de crues buissonnantes et d'élagages drastiques, l'adaptativité originelle de l'Homme du Paléolithique s'est inversée, se muant chez l'Homme moderne en la capacité de modifier le milieu dont il dépend. Cette transformation transitive de l'environnement s'est accompagnée d'une inventivité sociétale immanente, fondée sur une intelligence de réseau.

— Le registre principal où s'exerce cette inventivité anthropique, c'est le Politique.

> Claude Lefort :
>
> « Le Politique se révèle (...), non pas dans ce qu'on nomme l'activité politique, mais dans ce double mouvement d'apparition et d'occultation du mode institutionnel de la société. Apparition, en ce sens qu'émerge à la visibilité le procès par lequel s'ordonne et s'unifie la société (...) ; occultation, en ce sens qu'un lieu de la politique (le lieu où s'exerce la compétition des partis, et où se forme et se renouvelle l'instance générale du pouvoir) se désigne comme particulier, tandis que se trouve dissimulé le principe générateur de l'ensemble. »[56]

6.4. LA VERTU D'UNE RATIONALITÉ ASSERTORIQUE

Isaiah Berlin était hanté par l'inéluctable conflit des valeurs — « Ends collide ! », s'exclamait-il —, soulignant ainsi l'incommensurabilité de perspectives légitimes et tenues respectivement pour primordiales. Berlin critiquait les bâtisseurs de systèmes monistes qui, s'érigeant en garants de « vérités idéologiques insurpassables », prétendaient fournir des réponses « définitives » aux grandes questions que se pose l'Homme. Dans un texte devenu classique, « Two Concepts of Liberty »[57] (1958), Isaiah Berlin distinguait « liberté négative » et « liberté positive ».

— Puisqu'il n'existait nulle échelle axiologique universelle où placer les valeurs de chacun, la liberté authentique consistait, non à faire « les bons choix », (suggérés ou forcés), mais simplement, à faire des choix qui fussent rationnels et responsables.

> Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca :
>
> « Seule l'existence d'une argumentation qui ne soit ni contraignante ni arbitraire accorde un sens à la liberté humaine, condition d'un choix raisonnable. Si la liberté n'était qu'adhésion nécessaire à un ordre naturel préalablement donné, elle exclurait toute possibilité de choix ; si l'exercice de la liberté

---

[55] Cf. Humberto Maturana et Francesco Varela, « Autopoiesis and Cognition : The Realization of the Living » / in « Boston Studies » / « Philosophy of Science » / Éd. Robert S. Cohen & Marx W. Wartofsky / Vol. 42 / Dordrecht, D. Reidel Publishing & Co, 1980

[56] Claude Lefort / Op. cit. / « La question de la démocratie » / pp.19, 20

[57] Isaiah Berlin, « Two Concepts of Liberty » — « Four Essays on Liberty » / Oxford University Press, 1969. Publié en français sous le titre « Éloge de la Liberté » / Éd. Calmann-Lévy, Paris, 1988

> n'était pas fondé sur des raisons, tout choix serait irrationnel, et se réduirait à une décision arbitraire agissant dans un vide intellectuel. C'est grâce à la possibilité d'une argumentation qui fournit des raisons, mais des raisons non contraignantes, qu'il est possible d'échapper au dilemme suivant : adhésion à une vérité objectivement et universellement valable, ou recours à la suggestion et à la violence pour faire admettre ses opinions et décisions. »[58]

L'institution ne repose point sur un donné ; elle prend forme en raison du frottement d'opinions dissemblables. Même si se dessinent dans l'espace public de vastes courants, il est inévitable que subsistent à leurs marges d'irréductibles dissensions ; dans ces conditions, l'accord devra porter, non plus sur la substance de tel ou tel avis, mais sur la reconnaissance des désaccords, et sur l'obligation de défendre une qualité partagée de libre disputeur.

Si les valeurs respectives dont se réclament les disputeurs jouent un rôle moteur, la stabilité du processus institutionnel n'est pas due à des paramètres qui seraient maintenus constants par l'opération de quelque deus ex machina, mais bien, chez chaque locuteur, à la capacité et à la volonté de mobiliser toutes les ressources argumentatives nécessaires à l'exercice du débat. L'explicitation argumentée de positions antagonistes autorise leur révision, partielle ou complète, contribuant partant à la constitution d'un fonds de représentations axiologiques, propices à la poursuite du bien commun.

Cependant, il est des interlocuteurs avec qui le refus de débattre est légitime : ceux qui, par leur acharnement doctrinaire, par leurs diatribes et par leurs libelles, sapent les présupposés de la discussion argumentée.

— Il en va ainsi des négationnistes, comme l'a clairement dit Pierre-André Taguieff.

> Pierre-André Taguieff :
>
> « Le *négationnisme* est un dogmatisme de la négation, dérivé d'un systématisme du soupçon. Les *négationnistes* ne font pas que nier dogmatiquement un fait historique, ils accusent leurs contradicteurs de mentir, et les victimes d'être de fausses victimes. À la falsification s'ajoutent l'injure et la diffamation : le *négationnisme* porte atteinte à la dignité du peuple juif ; exclut celui-ci de l'humanité "normale". C'est pourquoi les *négationnistes,* incarnent jusqu'à la caricature la logique folle du soupçon et la pratique de la démonisation du contradicteur ; débattre avec eux serait s'engager dans le mauvais infini du "dialogue de sourds" ou dans le cercle vicieux des accusations démonisantes. » (...)
>
> « — C'est précisément parce qu'il s'agit d'une exception, d'une singularité intolérable, qu'il faut résister à la tentation de traiter tous nos adversaires ou nos contradicteurs comme l'on doit traiter les *négationnistes.* »[59]

---

[58] Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, « Traité de l'argumentation » / Op. cit. / Conclusion / p.682

[59] Pierre-André Taguieff, « Sur la Nouvelle droite » — « Jalons d'une analyse critique » / Op. cit. / III. « Esprit démocratique et loi du soupçon » / pp. 377, 378

IL N'EST POINT DE CONCLUSION POSSIBLE

LE PHARISAÏSME IMMONDE DU « RN »

Il n'est pas jusqu'aux manifestations populaires les mieux intentionnées contre l'antisémitisme qui ne puissent servir de cheval de Troie à un ramassis d'antisémites patentés ! Spectacle immonde que celui du pharisaïsme empreint de componction montré par Marine Le Pen et consorts, à l'occasion de la marche contre l'antisémitisme, qui eut lieu à Paris, le 12 novembre 2023 ![60]

— À toutes fins utiles, rappelons les origines hideuses du « Front National » (FN), et partant, celles du « Rassemblement National » (RN) :

> Léon GAULTIER — En mai 1940, Léon Gaultier devient secrétaire général à l'Information, au sein du régime de Vichy. Chroniqueur à « Radio-Vichy », et contributeur de la « Milice française », aux côtés de Joseph Darnand[61], chef opérationnel de la « Milice française ». Supplétifs zélés de la « Gestapo », les miliciens participèrent activement à la traque des Juifs, et des Résistants, singulièrement à la liquidation du maquis des Glières. Léon Gaultier revêt l'uniforme de la « Waffen-SS », avec le grade d'« Untersturmführer » (sous-lieutenant) dans une unité de la « 33. Waffen-Grenadier-Division der SS Charlemagne », engagée sur le Front de l'Est, en 1944. Frappé d'indignité nationale, il est condamné de surcroît à une peine de travaux forcés.
>
> En 1963, appuyé par Philippe Marçais et Pierre Durand, il fonde avec Jean-Marie Le Pen la « Société d'Études et de Relations Publiques » (SERP), laquelle sera condamnée, en 1968, pour apologie de crime de guerre, après diffusion de chants du III[e] Reich.[62]

---

[60] Plus de 182 000 personnes ont défilé en France, dont 105 000 à Paris, selon les chiffres de la Préfecture de police de Paris.

[61] À l'été 1941, Darnand crée le « Service d'Ordre Légionnaire » (SOL). En juin 1942, il adhère à la « Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme » (LVF). Le 1er février 1943, Pétain annonce la transformation du SOL en « Milice française ». En août 1943, Darnand prête serment de fidélité à Hitler, et intègre la « 33. Waffen-Grenadier-Division der SS Charlemagne », avec le grade d'« Obersturmführer » (lieutenant).

[62] Échantillon « culturel » de ladite « Société d'Études et de Relations Publiques » : « La montée vers le pouvoir d'Adolf Hitler et du Parti National Socialiste fut caractérisée par un puissant mouvement de masse, somme toute populaire et démocratique, puisqu'il triompha à la suite de consultations électorales régulières, circonstances généralement oubliées. Dans ce phénomène, la propagande oratoire des chefs hitlériens et les chants politiques exprimant une passion collective jouèrent un rôle essentiel. Ce disque en restitue l'esprit à l'aide de documents originaux d'une inestimable valeur historique. »

Cf. Décision du 14 janvier 1971 / Cour de Cassation / Chambre criminelle / Bulletin « Légifrance » https://www.legifrance.gouv.fr/juri/id/JURITEXT000007058993

Roland GAUCHER — Militant trotskyste, dans les années 1930, Roland Gaucher s'engage dans la collaboration en adhérant au « Rassemblement National Populaire » (NRP) fondé par Marcel Déat.

Après-guerre, condamné pour intelligence avec l'ennemi, il embrasse une carrière de journaliste dans l'hebdomadaire d'extrême droite « Minute ». En 1972, il fonde avec Jean-Marie Le Pen le « Front National » (FN), puis s'en sépare pour créer le « Parti des Forces Nouvelles » (PFN), dans le sillage d'« Europe-Action », du « Mouvement Occident », du « Groupe Union Défense » (GUD) et d'« Ordre Nouveau », —, avant de réintégrer le FN.

François BRIGNEAU — Well Allot, dit François Brigneau, (alias Julien Guernec, Mathilde Cruz, Edmund W. Eallot ou bien encore Caroline Jones). Membre du « Rassemblement National Populaire » (NRP). En juin 1944, répondant à l'appel de Joseph Darnand, François Brigneau s'engage dans la « Milice ». Arrêté, il est incarcéré à Fresnes, où il partage la cellule de Robert Brasillach, qui sera fusillé, le 6 février 1945.

En 1972, François Brigneau participe à la fondation du Front national, et en devient même le vice-président, de 1972 à 1973.

Roger HOLEINDRE — Pendant la guerre d'Algérie, Roger Holeindre s'engage dans l'« Organisation de l'armée secrète » (OAS), ce qui lui vaut d'être incarcéré plusieurs années.

En 1972, après avoir initié plusieurs formations d'extrême droite, il participe à la fondation du « Front National » pour en devenir, un temps, vice-président. À l'instar de Jean-Marie Le Pen, Roger Holeindre réprouve la dédiabolisation du parti, voulue par Marine Le Pen. En 2011, Roger Holeindre quitte le FN pour rallier « Le Parti De la France » (PDF), dont il sera président d'honneur de 2016 à sa mort.

Victor BARTHÉLEMY — Au début des années 1930, Victor Barthélemy quitte le PCF pour adhérer au « Parti Populaire Français » (PPF) de Jacques Doriot, en 1936. En juillet 1941, à l'occasion du congrès tenu par le PPF, il en devient le secrétaire général, tant pour la zone occupée que pour la zone libre. Il contribue à la mise sur pied de la « Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme » (LVF), et devient membre du comité central de la LVF. En septembre 1944, fuyant l'avancée des Alliés, un millier de « collabos » se réfugient au château de Sigmaringen (Bade-Wurtemberg), dont Victor Barthélemy, qui s'emploie, avec Simon Sabiani à recruter pour le PPF. Arrêté en mai 1944, il est condamné à purger une peine de plusieurs années d'emprisonnement.

Sorti de prison, il participe à la fondation du « Front National », en 1972. Lorsque les responsables d'« Ordre Nouveau » et Jean-Marie Le Pen se disputent devant les tribunaux le nom du mouvement, Victor Barthélémy choisit de soutenir le président du FN, Jean-Marie Le Pen.

UN VERTUISME PERVERS

Il est courant que la défense déclamatoire de la cause palestinienne couvre un blâme de principe jeté sur Israël, ou même que cette noble profession renvoie à l'anathème sempiternel frappant le Juif. — Concedo.

Il n'en demeure pas moins pervers de ramener l'antisionisme à un effet inavoué de l'antisémitisme, tellement que ce réductionnisme vertuiste renferme l'injonction de taire la moindre critique à l'égard de la politique israélienne, de peur que cette critique apparaisse comme la marque d'un antisémitisme réprouvé par la loi. — Distinguo.

— Aujourd'hui, ce réductionnisme vertuiste a pour effet d'envelopper l'ensemble des Juifs dans la coresponsabilité putative du massacre de civils gazaouis qu'emporte dans son sillage la guerre d'anéantissement menée calamiteusement par Netanyahu.[63]

LA RÉCUSATION DE L'IMMANENTISME MODERNE

Outre qu'elle foule aux pieds la dignité de la personne humaine ; que ses ravages s'étendent jusqu'à la destruction physique de celle-ci, la stigmatisation du Juif est un facteur de fracturation sociale, voire de dissolution sociétale, synonyme de désertification politique.

— Il est impératif d'entendre cet avertissement lancé par Nietzsche : « Le désert croît. Malheur à qui dissimule le désert ! ».[64]

F. M.

★ ★ ★

[63] Au sens de Carl von Clausewitz, quand bien même elle obéissait à une « grammaire » nécessaire, la guerre ne contenait pas dans ses flancs une logique suffisante. Menée pour elle-même, affranchie de la Raison politique, la guerre inconsidérément entreprise eût été vouée au marécage du non-sens.

(Cf. Clausewitz, « De la Guerre » / Traduit par le Lt. Col. De Vatry / Livre VIII : « Le plan de la guerre » / Chap. VI/B : « La guerre est un instrument de la politique » / Éd. Ivréa, Paris, 2000 / pp.874, 875)

[64] « Die Wüste wächst. Weh dem, der Wüsten birgt ! » / Friedrich Nietzsche, « Dionysos-Dithyramben », 1888